



D



DISCOURS

PRONONCÉ AU PETIT SÉMINAIRE DE MONTRÉAL

LE 2 FEVRIER 1890

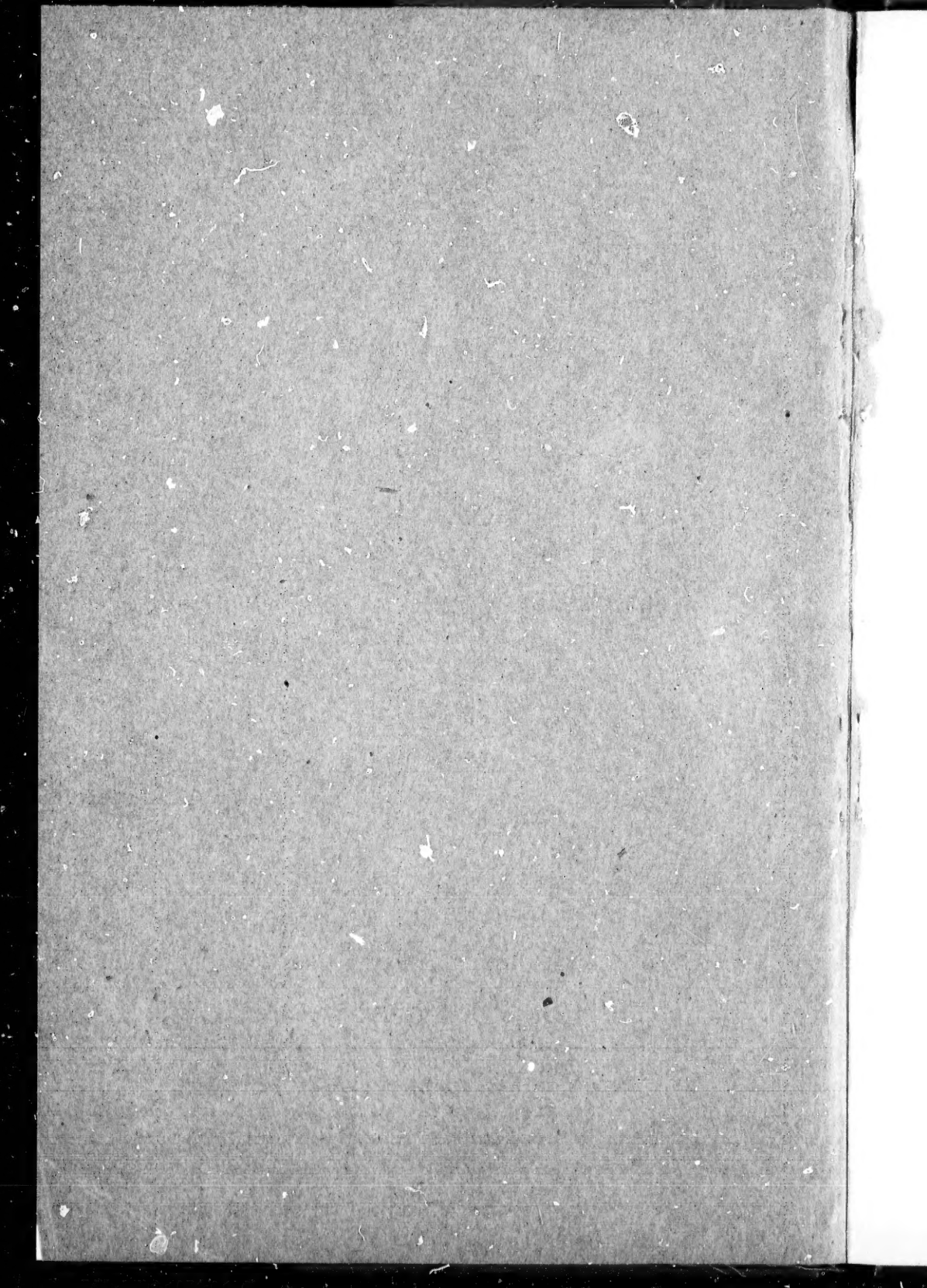
FÊTE DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE

— PAR —

M. l'abbé G. BOURASSA

Vicaire à S. Joseph





à mon excellent ami
Monsieur l'abbé Lindsay
cordial hommage
de l'auteur
G. Bourassa, P^{re}
8 avril 1890

DISCOURS

PRONONCÉ AU PETIT SÉMINAIRE DE MONTRÉAL

LE 2 FEVRIER 1890

FÊTE DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE

— PAR —

M. l'abbé G. BOURASSA

Vicaire à S. Joseph

LB41

B58

*Ecce positus est hic in ruinam, et in
resurrectionem multorum in Israël,
et in signum, cui contradicetur.*

Cet enfant est destiné à être, pour
plusieurs en Israël, une cause de
résurrection et de ruine et un
signe de contradiction.

Luc, 2, 34.

Messieurs,

Cette parole fut prononcée sur Jésus enfant par le saint
vieillard Siméon, saluant dans le premier-né de Marie,
présenté au temple suivant les prescriptions de la loi mo-
saïque, le premier-né de Dieu, devenu, par sa naissance
dans la chair et dans le temps, le premier-né de toute
créature, Celui qui tient en toute chose la primauté (1), qui
fut destiné à être, comme le saint vieillard le célèbre dans
l'enthousiasme d'un cœur et d'une voix rajeunis, le spec-
tacle de tous les peuples, la lumière des nations et la gloire
du peuple préféré (2).

Et cette même parole, pour répondre à l'invitation qui
m'en a été faite,—invitation qui m'a touché et que j'ai ac-
ceptée avec bonheur, parce qu'elle me semblait moins un
signe d'estime et de confiance que le témoignage d'un bon
souvenir paternel et d'une fraternelle sympathie, — pour

(1) Ephes, c. 1.

(2) Luc, 2, 31-32.

répondre, dis-je, à cette invitation, je vous adresse ce soir et je vous applique cette même parole. Ou plutôt je l'applique à ceux d'entre vous qui comprennent pourquoi ils sont ici et se le demandent chaque matin, comme Bernard au cloître, avant de commencer une journée qui n'est qu'une maille dans la trame laborieuse, un anneau dans la chaîne forte et serrée qui doit lier ensemble, en une compacte unité, le corps et les extrémités de chacune de leurs années d'études, le corps et les extrémités de leur cours d'études tout entier.

Cette parole, je l'avoue, je ne l'adresse guère à ceux qui sont dans cette maison les hôtes d'un seul jour, ce jour fût-il un jour de dix mois ; je ne l'adresse qu'à demi aux hôtes de quelques jours, c'est-à-dire de quelques années : car ceux-là, simples oiseaux de passage, ne peuvent recueillir et emporter dans leur vol rapide qu'une faible portion des semences et des fruits que leur prodiguent un ciel élément, une terre féconde.

Mais je l'adresse sans réserve, cette parole, à ceux d'entre vous, Messieurs, qui, entrés ici encore enfants ou adolescents à peine, en sortiront au bout de huit années—ou du moins sortiront de la maison voisine qui les invite ou les attend, ou de toute maison semblable qui vaille celle-là—jeunes hommes, c'est-à-dire portant en eux, développés et mûris par une culture lente et soignée, les hommes qu'ils seront, qu'ils devront être bientôt.

Car ceux là, visant ou du moins devant viser à former en eux-mêmes cet homme parfait en Jésus-Christ que saint Paul prêchait avec une incomparable éloquence aux Juifs et aux Gentils, aux Grecs et aux Barbares (1), ceux-là peuvent s'attendre, à l'exemple de leur Maître, de leur Chef et de leur Modèle, à être plus tard des causes de résurrection et de ruine, des signes de contradiction en Israël.

Car, songez-y bien, mes amis, et dites-le-vous souvent, l'éducation que vous recevez ici n'est pas destinée à faire

(1) Colos., c. 3.

de vous des individualités quelconques, des personnalités banales et vulgaires mais, par sa nature et votre concours nécessaire, elle doit former en vous des hommes, des citoyens, des chrétiens exemplaires et dirigeants, bien plus, pour plusieurs, de doctes et saints prêtres. Elle ne prépare pas seulement votre vie particulière, votre existence indépendante et isolée, meilleure et plus fructueuse que le grand nombre des existences et des vies humaines, mais une existence et une vie qui influenceront sur d'autres vies et sur d'autres existences, pour les éclairer, les élever, les fortifier, même, au besoin, les redresser. En un mot, on ne vous élève point ici pour vous-mêmes et pour vous seuls, mais pour l'Eglise et la Patrie, pour que vous puissiez y remplir une mission et des fonctions sociales, je dirai même, en un sens précis pour plusieurs, général et vrai pour tous, une mission et des fonctions publiques.

Si donc plus tard—et je le souhaite à tous—vous réalisez cette mission et remplissez ces fonctions comme elles doivent être remplies, on pourra dire de vous en toute vérité que vous avez été posés dans l'Eglise et la Société comme des causes de résurrection et de ruine, comme des signes de contradiction : car un homme qui ne peut rien pour la mort et la vie morales de ses frères, est un homme nul ; un homme qui ne sait provoquer et entretenir autour de sa personne, par ses paroles ou ses actes, aucune contradiction, est un homme qui n'a rien en lui, un homme de rien, et je ne suppose pas qu'on vous impose l'épreuve de huit années d'une austère retraite ou d'une demi-réclusion pour faire de vous des hommes nuls, des hommes de rien.

Je crois avoir, Messieurs, justifié suffisamment l'application que je vous ai faite de mon texte et ma tâche sera accomplie, si je développe maintenant et prouve devant vous les conclusions qui découlent logiquement de cette application.

Or, pour devenir les hommes que vous devez être, il vous faut, entre toutes les choses qui vous sont recommandées ici chaque jour avec plus d'autorité et de fruit que je

ne saurais le faire ce soir en moins d'une heure, il vous faut trois choses qui résument, ou je me trompe, tout ce que vous devez acquérir aujourd'hui pour accomplir tout ce que Dieu vous ordonnera demain. Ces trois choses se nomment : le savoir, les convictions et l'honneur.

I

Le savoir d'abord.

Ai-je besoin de vous le prouver ?

N'êtes-vous pas ici surtout pour vous instruire et la moitié de toutes vos journées, sauf les jours de prière et de repos, n'est-elle pas consacrée à l'étude ?

Mais la question n'est pas de savoir s'il vous faut étudier, mais s'il vous faut apprendre. Car plusieurs d'entre vous vont à la salle d'étude et en classe du même pas et de la même allure qu'ils vont à la prière ou au jeu, au sommeil ou aux repas, parce que l'heure est venue d'y aller et que, passifs automates, ils obéissent d'instinct et d'habitude au son de la cloche qui les appelle.

Ceux-là étudient pour étudier, comme ils prient pour prier, comme ils mangent pour manger.

Or, on ne mange pas pour manger : on mange pour se nourrir et vivre, et l'on n'étudie point pour étudier, mais pour apprendre et savoir.

Et de même que vous mangez tous les jours et, pour que votre nourriture vous profite, vous la prenez saine et substantielle et vous l'assimilez ensuite par un travail digestif que favorisent des exercices de corps ménagés à propos et réglés avec mesure, vous devez de même assurer à l'étude, qui est l'alimentation de votre esprit, les mêmes conditions et les mêmes garanties de succès et de profit. Vous devez étudier tous les jours, comme vous mangez tous les jours, car vous avez à nourrir, à fortifier et développer une intelligence encore jeune et frêle, dont la

croissance dépend d'une alimentation sans cesse renouvelée.

Or, je vous le demande, aurez-vous le courage de vous imposer cette étude sérieuse et suivie, l'application soutenue qu'elle suppose, le travail pénible, opiniâtre, décevant parfois — car le résultat n'est pas toujours immédiat — qu'elle exige, la réflexion intime et fréquente qui la féconde et l'améliore de jour en jour, si vous n'êtes d'abord convaincus de la nécessité du savoir, si vous ne l'êtes dès le jour de votre entrée au Petit Séminaire, si vous ne l'êtes encore et surtout, au jour de votre sortie ?

Or, il vous faut savoir. Pourquoi ?

Parce que vous n'êtes pas destinés à tracer votre sentier dans la vie à une hauteur quelconque, mais à une plus grande hauteur que le grand nombre des hommes. Vous êtes appelés par vos études supérieures aux carrières libérales, et de fortes études scientifiques et littéraires doivent vous préparer aux études spéciales qui vous attendent à votre entrée dans le monde ou dans l'Eglise. Et, en dehors du savoir nécessaire à l'exercice d'une profession spéciale, il vous faut acquérir ces connaissances et ces idées générales qui font l'homme vraiment éclairé et cultivé, trouvant tout à la fois dans son esprit des instruments et des armes variées pour les exigences diverses de la vie, une source de délassements purs et élevés pour son esprit, une sauvegarde et un refuge pour son âme contre l'assaut et la tourmente des passions mauvaises, l'attrait des plaisirs faciles et vulgaires.

De plus, destinés à faire partie des classes dirigeantes de la Société, vous devez avoir ces connaissances solides et nombreuses qui vous permettent de leur imprimer une direction précise et sûre et vous disposent à remplir, avec dignité et fruit pour vous-mêmes et utilité pour tous, ces emplois publics auxquels tout citoyen d'un pays démocratique peut être un jour appelé et qu'il est toujours désirable de voir occupés par des hommes de savoir et de labeur intellectuel plutôt que d'audace et d'intrigue.

Vous devez donc savoir et apprendre pour savoir, c'est-à-dire tous les jours, de plus en plus et de mieux en mieux.

Mais que devez-vous apprendre et savoir ?

Tout ce que l'on vous enseigne ici, car tout cela est non seulement utile mais nécessaire à votre formation complète.

Les langues d'abord, car la connaissance des mots — c'est Platon qui l'a dit entre beaucoup d'autres vérités — conduit à la connaissance des choses. Et, en premier lieu, les langues anciennes, parce que, mères de nos langues modernes, elles seules peuvent vous livrer, avec le secret de leur origine et de leur formation, celui de leur plus exacte précision et de leur plus haute perfection ; parce que la connaissance de ces langues, tout en vous faisant apprécier et goûter quelques uns des plus beaux chefs-d'œuvre de l'esprit humain, vous met en relation avec les esprits éminents et les esprits distingués de tous les siècles et de tous les pays civilisés ; parce que — pour indiquer quelque utilité spéciale de chacune — la langue latine est celle de notre Mère l'Eglise que ses enfants, du moins les plus instruits, doivent entendre ; qu'elle est la langue de la théologie, ne devant avoir pour les prêtres aucun secret ni opposer aucune ombre impénétrable aux laïques qui doivent pouvoir recourir, dans le besoin, aux lumières théologiques ; et parce que le grec, où toutes les sciences puisent si largement leurs dénominations essentielles et précises, contient le texte d'une version complète de l'Ancien Testament et le premier récit des paroles et des actions du Sauveur et de ses apôtres, et qu'un prêtre vraiment instruit doit pouvoir, à l'occasion, vérifier dans le texte original la fidélité d'une traduction, la justesse d'une interprétation.

Et après les langues anciennes, ces langues qu'on appelle mortes — et qui le sont malheureusement deux fois, et sur les lèvres des peuples qui ne les parlent plus et dans l'estime d'un trop grand nombre d'hommes qui devraient penser mieux — vous étudierez en premier lieu, avec ar-

deur, avec amour votre propre langue, la langue française, car elle n'est pas seulement la plus parfaite héritière des langues anciennes, offrant à votre admiration des beautés et des œuvres de premier ordre. Mais elle est votre langue, elle est notre langue, après notre commune croyance, notre lien national le plus naturel et le plus fort, faisant partie intégrale et importante de ce patrimoine que nos pères nous ont gardé et transmis au prix de leurs travaux, de leurs résistances et même de leur sang versé. Ayez donc le souci et la fierté de la bien savoir, de la bien écrire et de la bien parler, pour en inspirer à vos compatriotes l'amour et le désir de la conserver et de la défendre à leur tour, pour en imposer le respect et l'admiration à ceux qui voudraient aujourd'hui, — poursuivant une œuvre sectaire, vouée à l'avortement, car elle est injuste et violente, — qui voudraient la faire disparaître des écoles et des actes publics, dans les provinces où ils redoutent notre accroissement présent et peut-être notre suprématie future !

Etudiez-la donc à fond, dans toutes ses délicatesses, dans toutes ses souplesses, dans toutes ses propriétés, et, maîtres une fois de ce difficile et supérieur instrument, vous aurez, pour exprimer vos pensées et faire vibrer vos sentiments, un organe incomparable, une puissance qui fait trop souvent défaut, dans notre pays, aux hommes les mieux doués et les plus convaincus. Et vous ne nous infligerez pas plus tard, dans l'exercice de vos fonctions professionnelles, dans vos discours et vos écrits publics, la tristesse et l'humiliation d'un langage qui, par ses obscurités, ses inélégances, ses lourdeurs, ses incorrections même, rappelle qu'au temps passé, au jour où nos pères venaient fonder sur les bords du Saint-Laurent la Nouvelle-France et y enraciner pour toujours — oui, pour toujours ! — la langue de Corneille et de Pascal, de Racine et de Fénelon, la langue du grand roi, du grand siècle et bientôt de toute l'Europe polie, savante et lettrée, ils entendaient parler sur les mêmes rivages des langues beaucoup moins parfaites et moins harmonieuses.

Ces langues-là sont mortes, mes amis, bien et dûment mortes, et il est inutile de les faire revivre dans vos discours !

Et voulez-vous échapper à ce danger et bien parler plus tard votre langue ? Débarrassez-vous sans retard de ce préjugé stupide et pusillanime qui permet, ordonne même à un monsieur monté, à six pieds du sol ou du plancher, sur une tribune ou une estrade, d'user d'une langue correcte et pure qui charme l'esprit et l'oreille, et l'oblige au nom du respect humain, ou lui permet... au nom de je ne sais quoi, redescendu sur le sol ou le parquet, de bredouiller un français quelconque.

Si vous voulez parler bien en public, parlez bien partout, en récréation, au parloir, en famille, dans le monde, et vous serez toujours prêts à faire un discours ou un article élégant et correct.

Et avec le français et autant que le français, vous apprendrez également bien l'anglais, car cette connaissance est nécessaire à votre parfait succès dans la carrière que vous embrasserez ; parce que vous ne serez jamais si forts pour défendre les intérêts et les droits de votre race qu'en le faisant dans la langue de nos vainqueurs d'hier, devenus aujourd'hui des concurrents habituellement paisibles, mais toujours ombrageux et défiants, parfois même intolérants et agressifs ; et parce qu'en somme la science de leur langue vous assure une supériorité de plus sur ceux qui affectent d'ignorer et de dédaigner la nôtre ou négligent de l'apprendre.

Et avec l'étude des langues — expressions supérieures du vrai et du beau — vous conduirez d'un pas égal l'étude de l'histoire qui, en vous intéressant à tous les membres de la grande famille humaine, fils avec vous du même Père qui est aux cieux, met sous vos yeux, avec la force irrésistible de l'exemple et la consécration majestueuse des siècles, de grandes actions accomplies, de grandes vertus exercées, de grandes œuvres réalisées, et vous montre dans le succès éphémère de l'iniquité, son inévitable et

décisif châtement. L'histoire profane et l'histoire sacrée, car vous verrez dans l'une la mesure et l'insuffisance définitive des forces humaines et des vertus naturelles laissées à elles-mêmes ; dans l'autre, annoncées de loin et préparées savamment aux siècles profanes par la Providence divine, la naissance et la croissance de cette Eglise qui fait la force et la prospérité des peuples rangés sous sa loi, la décadence de ceux qui s'en éloignent. L'histoire de cette France qui fut notre mère et à qui nous devons ce que nous avons de meilleur et de plus cher. L'histoire, surtout, de votre propre pays, de sa naissance providentielle, de ses développements presque miraculeux, des combats et des luttes héroïques de nos pères, de leurs vertus chrétiennes et civiques que nous nous préoccupons peut-être plus d'imiter, quand, les connaissant mieux, nous les admirerons davantage, et vous puiserez dans cette étude la conviction que notre pays est dans la main de Dieu, qu'il l'a façonné et mis au monde pour les œuvres de sa droite et que vous, appelés par sa providence à vous asseoir sur ses sommets et à contribuer de plus près à son mouvement général, vous ne comprendrez jamais votre mission sociale et les devoirs qu'elle vous impose, si vous n'avez d'abord compris ce dessein de Dieu.

Enfin, messieurs, — car il me faut me hâter et je crains même de paraître pédant en semblant vouloir du haut de cette chaire et tout en passant vous tracer un programme d'études qui vous est déjà parfaitement tracé, mais je ne veux, en insistant, que vous convaincre d'un devoir important, — vous étudierez, l'heure venue, et pour plusieurs elle va sonner bientôt, vous étudierez avec la même application les sciences exactes et les sciences naturelles qui ajouteront à votre esprit cette précision et cette gravité que les études littéraires et historiques ne sauraient donner ; ouvriront vos yeux et vos âmes à la contemplation des œuvres extérieures de Dieu qui chantent si haut sa gloire et sa puissance (1) ; vous feront comprendre et uti-

(1) Ps. 18.

liser ce considérable et important courant des découvertes et des inventions modernes qui modifie sensiblement et d'un jour à l'autre les conditions de la vie individuelle et sociale et prépare une apologie complète et décisive de la Révélation catholique.

Et par dessus tout, chers amis, — car ceci est d'un souverain intérêt pour votre formation complète et votre influence salulaire dans l'avenir, — livrez-vous avec ardeur à l'étude de la philosophie qui seule peut vous fournir ces notions justes et ces vrais principes sans lesquels les plus beaux discours ne sont que des phrases vides et sonores, les compositions les plus soignées, des tableaux vifs en couleur, peut-être même trop vifs, mais dépourvus de correction et de vérité ; la philosophie, base et racine nécessaires d'un bon cours de théologie, de droit et de médecine, fondement de toutes les sciences, puisque chacune d'elles ne donne que la raison des choses de son domaine, tandis qu'elle donne la raison dernière de toute chose naturelle ; la philosophie qu'un trop grand nombre de jeunes gens, plus prompts à fleurir qu'à mûrir, retranchent de leurs études comme un supplément de luxe, tandis qu'elle en est plus que le complément et le couronnement nécessaires, mais le but même, l'étude maîtresse auxquels doivent tendre et préparer toutes les études précédentes.

Enfin, mes amis, et vous ne sauriez trop vous en persuader, l'étude sérieuse et toujours plus approfondie de votre religion doit être la plus importante de vos études présentes et prochaines.

Car, vous le savez et vous le croyez, vous êtes sur la terre pour conquérir le Paradis du bon Dieu, et vous seriez éloquentes comme Cicéron et Bossuet, doctes comme Aristote et Leibnitz, diserts et harmonieux comme Platon et Fénelon, vous gagneriez le monde par votre savoir ou votre parole, si vous veniez à perdre votre âme, n'auriez-vous pas tout perdu ? et ne seriez-vous pas de ces ouvriers du Psaume qui ont travaillé vainement à bâtir leur maison, parce qu'ils ont travaillé sans le Seigneur (1) ?

(1) Ps. 126, 1.

Eh ! ne savez-vous pas que, passé l'âge de la croyance naïve de l'enfance et de l'adolescence, de l'oreille et du cœur dociles à la parole de sa mère et de ses maîtres, l'esprit du jeune homme demande une nourriture plus forte et plus substantielle ? qu'aux doutes qui surgissent en lui, aux problèmes nouveaux qui se posent à son esprit inquiet il lui faut opposer plus qu'un acte de foi et d'adoration qui sauvegarde bien sa docilité de chrétien mais qui ne satisfait point sa raison d'homme intelligent et libre ? Ignorez-vous que l'hommage de votre foi, — c'est saint Paul qui l'enseigne, — doit être raisonnable ? qu'un chrétien doit pouvoir l'exposer et la défendre ? et qu'au milieu des hérétiques qui vous environnent et vous pénètrent plus ou moins profondément de leur influence, vous avez besoin de proclamer, après vous l'être démontrée à vous-mêmes, la supériorité de votre foi ?

Et surtout, si vous êtes prêtres, vous vous convaincrez bientôt que le secret de votre empire sur les âmes, après le zèle et la piété, réside dans une doctrine large, sûre et profonde et que vous ne conserverez, je ne dis pas auprès du peuple mais des classes dirigeantes, ce crédit et cette autorité dont notre clergé a joui jusqu'à ces derniers jours, qu'en entretenant et en avivant sans cesse cette lumière que Notre-Seigneur a posée sur le candélabre et non sous le boisseau (1), voulant confier la direction de ses peuples à des guides éclairés et non à des aveugles qui les précipiteraient dans tous les fossés de la route (2) !

Préparez-vous donc, mes amis, à être des hommes de savoir, c'est-à-dire étudiez tous les jours. Soyez avares de votre temps et de ses moindres parcelles. Ayez l'œil sans cesse ouvert à toute lumière, l'oreille, à toute parole docte et nourissante, et vous sortirez un jour du Séminaire, convaincus comme Socrate et même plus que lui, — car Socrate était le premier philosophe de son temps et vous serez,

(1) Matth. 5, 15.

(2) Id. 15, 14.

vous, un peu moins que des enfants, — que tout ce que vous savez, c'est que vous ne savez rien, mais sachant au moins une chose : c'est qu'il vous faut savoir, et possédant peut-être l'art d'apprendre, ce qui est déjà savoir beaucoup.

II

Le savoir, mes amis, est donc la première condition pour remplir plus tard votre mission sociale, et l'acquérir est votre premier devoir actuel.

Mais le savoir est une force latente et lointaine, c'est-à-dire une force enfermée en vous-mêmes et éloignée de l'objet à atteindre, de l'effet à produire.

Le savoir est une lumière qui éclaire le but que vous devez toucher et la voie que vous devez suivre ; mais le savoir, par lui-même, n'est pas une force agissante et peut même devenir un obstacle à votre activité extérieure, en ce sens que l'amour de la science, de l'étude et des travaux de l'esprit pourrait vous confiner à l'ombre et au silence du cabinet, concentrer en vous-mêmes votre propre lumière, faire de vous des savants immobiles, des savants inutiles, des savants de bois !

Voulez-vous que votre lumière rayonne autour de vous et illumine d'autres esprits ?

Voulez-vous que votre savoir ne soit pas seulement l'ornement supérieur et la vie intime de votre esprit, mais une force agissant sur votre vie tout entière, un principe d'action pour vous et pour les autres ?

Ayez plus que du savoir, ayez plus que des connaissances et des idées : ayez des convictions.

Penser, c'est avoir des idées. Connaître, c'est posséder dans votre esprit certains faits, leurs causes, leurs effets et leurs relations. Être convaincus, c'est posséder vos idées et vos connaissances non dans l'assurance plus ou moins bien assise d'une simple opinion, mais dans l'inébranlable

fermeté d'une certitude, parce que vous avez poursuivi vos recherches, vos efforts et votre travail jusqu'à l'évidence d'un fait ou de l'autorité qui l'affirme ; parceque, tant qu'il y a eu une ombre, une incertitude sur votre esprit, vous en avez souffert et vous avez travaillé à dissiper cette obscurité, à atteindre, à posséder la pleine lumière de la vérité ; et que, pour en arriver là, pour poursuivre vos recherches, ranimer vos efforts, décupler au besoin votre travail, malgré les distractions, les lassitudes, les découragements, les passions intéressées aux ténèbres, les obstacles surgissant partout, au dedans comme autour de vous, il vous a fallu vaincre mille obstacles, il vous a fallu vous vaincre vous-mêmes : il vous a fallu, en un mot, vous convaincre.

Comprenez-vous maintenant pourquoi la conviction est une force d'action ? Parce qu'elle est le fruit, non d'un mouvement passager de la pensée, d'un entraînement du cœur ou de la volonté, d'un flamboiement de l'imagination, mais du travail et de la lutte opiniâtres de l'esprit et de la volonté, et qu'une idée née de cette origine empruntée à sa naissance même une force d'impulsion qui la pousse à travers le monde.

Car, si vous êtes convaincus, Messieurs, vous agirez sous l'empire de vos convictions, comme d'autres agissent sous l'empire de leurs instincts et de leurs passions et, la conviction supposant le vrai et le bon, vous agirez dans la vérité et pour le bien.

Bien plus, être convaincu, c'est être convaincant, car, possesseur victorieux et paisible de la vérité, on veut faire partager aux autres cette heureuse jouissance et les convaincre à leur tour. Or, vous n'agirez sur les autres, vous n'accomplirez auprès d'eux votre œuvre dirigeante ou réformatrice, que si vous savez les convaincre.

Oh ! sans doute, vous pourrez bien prendre les hommes par la vanité, la cupidité, la satisfaction de leurs multiples appétits ; vous gagnerez bien leur appui, leur concours et

leur fidélité d'un jour par des flatteries, des sous et des rations plus ou moins abondantes. S'il ne vous faut que des escabeaux pour monter et vous tenir en haut, des flatteurs pour vous encenser et vous applaudir, tramer autour de vos iniquités et de vos vilenies la conspiration du mensonge et du silence, vous trouverez tout cela, sans vous donner beaucoup de mal, car les âmes qui s'achètent sont nombreuses, et le prix d'achat baisse tous les jours avec la valeur de la marchandise !

Mais, si vous êtes hommes de bien, ne voulant devoir votre succès qu'à la vérité et à la justice, à l'honnêteté et à la loyauté ; si vous êtes animés de la noble et rare passion de faire bons et meilleurs ceux qui vous entourent et de ne procurer leur bien matériel que dans la mesure et la dépendance de leur bien moral, vous voudrez avant tout les convaincre que vous avez raison et qu'ils ont tort ; vous aurez de vertueuses indignations contre ceux qui les trompent et les corrompent, tout en ayant une grande compassion pour leur faiblesse, prompte à l'erreur et à la perversion ; et si, un jour,—la Providence vous réservant un de ces nobles échecs, pour vous apprendre l'amour du bien pour le bien,—ils vous préfèrent à vous, hommes de savoir et de vertu, quelque charlatan qui les berne, quelque prestidigitateur qui les amuse, quelque industriel qui les achète ou les loue, tombés dans votre dignité, soyez sûrs qu'ils vous estimeront plus que leur nouveau maître ou leur nouvelle idole, et, semblables à ce lâche monarque, assassin d'un grand citoyen qui lui portait ombrage, ils se diront à eux-mêmes, mesurant, non votre cadavre,—car on n'assasine plus à coup de poignard les grands hommes ou les hommes de bien, — mais votre valeur morale : “ Certes, il ne nous avait jamais paru si grand ! ”

Formez donc en vous, mes amis, des convictions. Des convictions chrétiennes d'abord, parce que ce sont les seules qui sauvent, et sans le salut, la vie terrestre et purement naturelle, la plus féconde et la mieux remplie,

est perdue pour celui qui l'a vécue ; parce que les convictions chrétiennes éclairent, ordonnent et fortifient toutes les convictions inférieures ; parce que, prêtres, vous devez être les apôtres de Jésus-Christ, et sans conviction point d'apostolat ; parce que, laïques, vous devez être ses chevaliers et ses soldats, prêts à lui sacrifier, si sa loi l'exige, vos intérêts temporels, et pour cela vous aurez besoin de la conviction d'un Lamoricière répondant à Pie IX, qui s'étonnait de l'entendre citer les Pères de l'Eglise : " Saint Père, je les ai lus en Afrique, sous la tente et en garnison, et c'est d'eux que j'ai appris qu'il n'est point de gloire plus belle que d'être vaincu pour le Christ ! "

Ayez aussi toutes les convictions qui font l'honnête homme et le bon patriote, car le premier devoir de tout chrétien est d'être parfait honnête homme ; car un chrétien qui n'est pas dévoué à son pays, est un piètre chrétien, un prêtre qui n'aime et ne sert point son pays, est un prêtre incomplet.

III

J'ai nommé en troisième lieu l'honneur. J'y arrive et je termine.

Je ne sais si vous comprenez bien, messieurs, le sens et la portée de ce mot ; je ne sais si tous vous avez éprouvé assez souvent le noble ^{et} généreux tressaillement qu'il provoque dans les âmes bien nées. Et ce qui me le fait craindre, c'est une parole que je n'ai jamais pu oublier, parce qu'elle me fit, lorsqu'elle me fut dite, une pénible impression. Elle tombait des lèvres d'un jeune homme sortant à peine d'un collège chrétien comme le vôtre, et aussi jeune que les plus âgés d'entre vous, car il n'avait fait que huit ou neuf mois de philosophie — et il le prouvera probablement plus d'une fois encore au cours de sa vie. Je lui représentais, et pour cause, qu'un étudiant en droit, l'élève d'une université doit avoir, pour se bien conduire, d'autres motifs et d'autres mobiles qu'un simple écolier ;

que là où un règlement ne prévoit ni ne punit certaines fautes et certaines incartades, où la surveillance ne les prévient ou ne les réprime point, l'honneur, pour un jeune homme bien né, supplée d'abondance à tout règlement, à toute surveillance.

Savez-vous ce que me répondit cet intéressant muguet ?

“ Oh ! l'honneur, monsieur, ça ” — oui, ça ! — “ c'est bon pour les Français ! ”

Pardon de l'expression, mes amis, pardon de la prononcer sous ces voûtes—mais je la crois juste et vraie—si le mot n'eût pas été d'un étourdi, il était d'un faquin !

Eh ! sans doute, l'honneur est bon pour les Français. Mais s'il est bon pour eux, pourquoi donc serait-il mauvais pour nous ?

Ne savez-vous pas que l'honneur, c'est le droit au respect d'autrui, fondé sur le respect de soi-même, sur l'horreur et l'abstention de tout ce qui souille une réputation, discrédite un non, abaisse et avilit une vie ? C'est l'honneur qui vous interdit toute vilenie, s'il ne vous préserve pas de toute surprise et de toute faiblesse, qui vous apprend qu'il est, entre les chûtes, des chûtes honteuses qui salissent pour la vie, parce qu'on était tombé non seulement sur le sol, mais dans la boue ; qui vous apprend à distinguer un péché d'une vilenie, car certains péchés qui sont des erreurs ne sont point des vilénies, et certaines actions, à peine des péchés, sont de grandes vilénies.

Eh ! certes oui, l'honneur a toujours été bon pour les Français, et c'est pourquoi cette vieille France dont nous sommes les fils, était jadis la plus fière et la plus chevaleresque nation du monde et qu'aujourd'hui encore, là où Dieu et la foi se sont retirés d'un trop grand nombre d'âmes, l'honneur y entretient encore une vaillance et des vertus civiques que des nations plus croyantes pourraient lui envier et qui retiennent pour une part ce malheureux pays sur la pente d'une décadence plus rapide et plus profonde.

C'est l'honneur qui faisait dire à saint Louis, captif des Sarrazins, qu'un roi de France ne se rachète point pour de l'or, qu'il donnerait Damiette pour sa rançon et un million de besans d'or pour ses sujets, et ces mécréants, admirateurs habitués de sa grandeur d'âme, disaient du saint roi : " Certes, nous n'avons jamais vu si fier chrétien ! "

C'est l'honneur qui ramenait captif aux mains des Anglais, pour mourir dans ses fers, Jean le Bon qui leur avait promis sa personne ou sa rançon, déclarant que la bonne foi, fût-elle disparue du reste de la terre, devrait se retrouver au cœur d'un roi de France.

C'est le même sentiment qui dictait au roi chevalier, après le désastre de Pavie, ce billet laconique adressé à la reine sa mère et résumé dans une phrase plus laconique qui n'est pas textuellement vraie mais qui exprime plus énergiquement sa pensée : " Madame, tout est perdu fors l'honneur. "

C'est l'honneur qui arrachait à Henri de Laroche-jaquelin, un des mille héros de la guerre des Géants, ce cri magnifique à ses soldats : " Si j'avance, suivez-moi ; si je recule, tuez-moi ; si je meurs, vengez-moi. "

C'est l'honneur encore, l'honneur toujours,—car ce sentiment n'alimente pas seulement la valeur militaire, mais toutes les fiertés, toutes les indépendances civiques,—c'est l'honneur qui inspirait Berryer, la gloire du barreau français, le vivant symbole de la fidélité monarchique et de la loyauté politique, dans une circonstance dont un procès récent vient de réveiller le souvenir. Le duc de Brunswick sollicitait pour la seconde fois, mais cette fois pour une cause mauvaise, les services de l'éminent avocat, faisant accompagner sa lettre d'arrhes vraiment princières. Berryer lui répondit simplement et fièrement : " Monseigneur, j'ai accordé naguère à votre altesse le secours de ma parole, parce que sa cause était bonne ; aujourd'hui qu'elle est cent fois mauvaise, je le lui refuse absolument. "

C'est l'honneur enfin qui avait gravé sur l'écusson de

la maison de Bretagne,—représentante de la plus loyale et de la plus forte race qui soit encore sous le ciel, — au-dessous d'une hermine à la robe immaculée, cette noble devise : *Potius mori quam fœdari*, “ Mourir, plutôt que de me souiller. ”

Eh ! bien, messieurs, que cette devise soit la vôtre, que ce sentiment soit en vous, car vous êtes fils de Français, fils de croisés, fils de chrétiens, et vous devez être, comme vos pères, de fiers chrétiens !

Mettez le culte de l'honneur bien haut dans vos âmes, après le culte de Dieu, de l'Eglise et de la Patrie.

Pratiquez ce sentiment ici, tous les jours.

Qu'il vous défende de recourir à ces mille industries écolières—que vous connaissez trop peut-être—pour dérober un succès ou une primauté qui ne serait pas le fruit d'un loyal travail ! Qu'il vous interdise tout mensonge, celui qui soutire les permissions et les dispenses mal fondées, comme celui qui vous soustrait aux punitions méritées, car de tels mensonges sont lâchetés, et l'honneur réprouve toute lâcheté ! Qu'il vous fasse placer le motif et la récompense de votre bonne conduite dans la conviction du devoir et l'amour du bien, plus que dans l'estime de vos maîtres et de vos camarades : car, pour un homme d'honneur, la satisfaction du devoir accompli et le témoignage de sa conscience sont supérieurs à l'estime et au témoignage de cent mille hommes !

Et ainsi formés, mes chers amis, — et soyez convaincus que cette formation est nécessaire aujourd'hui plus qu'en aucun temps, — vous serez bientôt, au milieu des corruptions et des lâchetés du siècle, des hommes d'un incorruptible honneur et de fiers chrétiens qui ne courberont la tête que devant Dieu et mépriseront ces *honneurs*, ces succès et ces faveurs auxquels on ne s'élève qu'en s'abaissant.

Vous serez des hommes puissants pour la ruine des pervers, la vie des bons et la résurrection des faibles, car

s loyale et
iel, — au-
ette noble
tôt que de

la vôtre,
de Fran-
levez être,

vos âmes,
e.

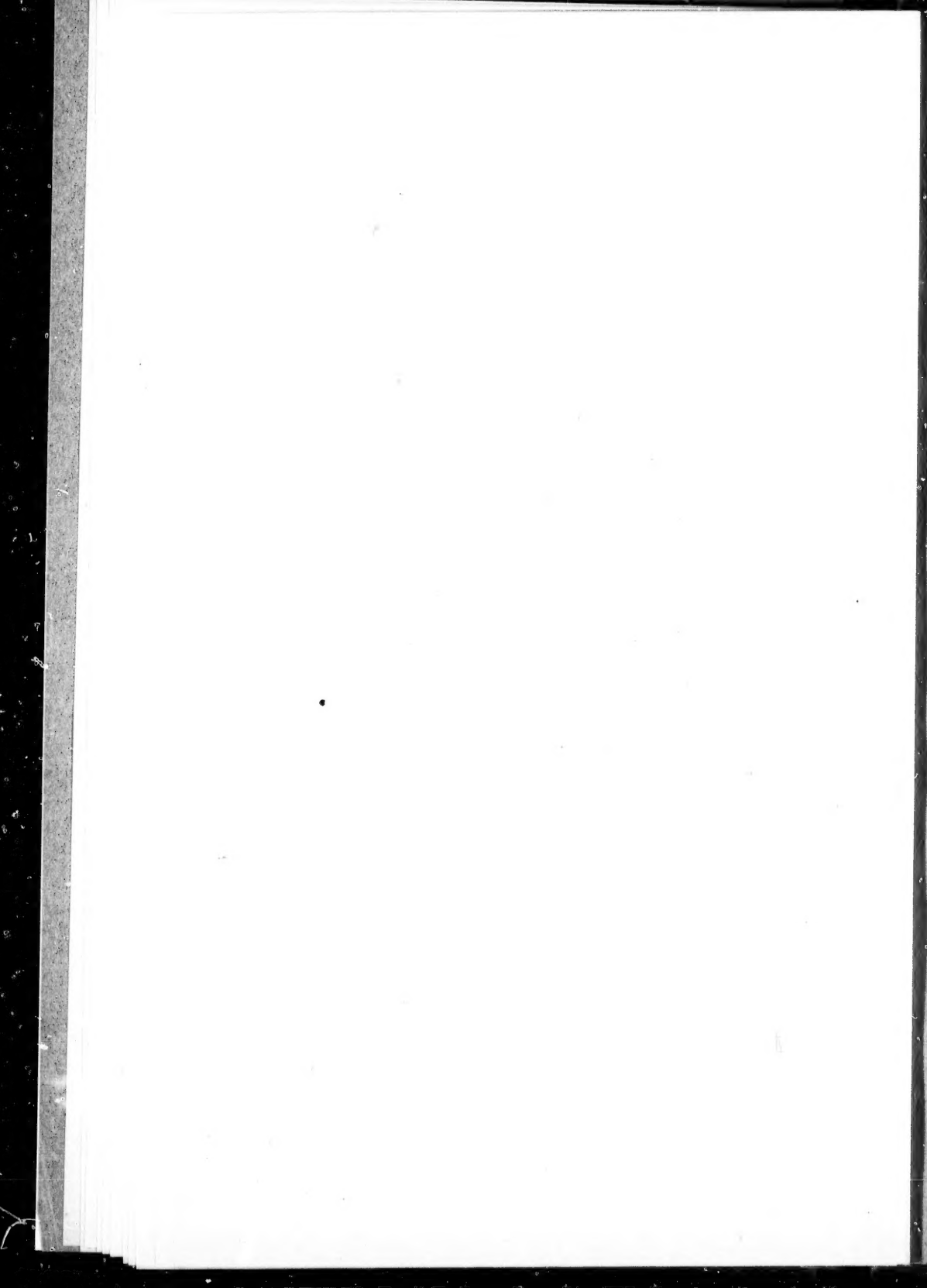
industries
pour déro-
pas le fruit
mensonge,
s mal fon-
ions méri-
onneur ré-
e motif et
conviction
l'estime de
un homme
et le témoi-
stime et au

convaincus
plus qu'en
des corrup-
d'un incor-
ourberont la
onneurs, ces
e qu'en s'a-

a ruine des
faibles, car

vous aurez en vous, confirmés par les travaux et les luttes de la vie qui développent et fortifient tous les germes généraux, vous aurez l'honneur qui sera votre sauvegarde et votre dignité, les convictions qui seront votre force, le savoir, votre lumière et celle des autres, et, ayant avec tout cela et plus que tout cela la foi qui justifie et la grâce de Jésus-Christ qui transforme et sanctifie, vous ceindrez un jour cette couronne d'incorruptible gloire réservée aux vaillants qui ont combattu le bon combat dans les camps d'Israël : c'est la grâce que je vous souhaite, par l'intercession de Notre-Dame, votre patronne d'aujourd'hui et de tous les jours. Ainsi soit-il !







7987/16^c

57

